

EDITORIAL

Sur le concept d'idéologie

par Wladimir WEIDLE

Ecrivain, professeur d'histoire culturelle au Collège d'Europe (Bruges).

★

Que ce soit par ignorance ou par sagesse, nos dictionnaires s'en tiennent encore le plus souvent à ce que le mot avait signifié pour Destutt de Tracy qui l'inventa (en 1796) et pour Napoléon qui le prit en mauvaise part. Littré, bien entendu, est justifié de ne connaître que ces deux significations anodines et périmées, mais le petit Larousse l'est moins qui, en 1955, enseigne lui aussi : « Science des idées, système qui considère les idées prises en elles-mêmes, abstraction faite de toute métaphysique ; rêverie d'idéologue. » Et Lalande ne s'en éloigne guère non plus (« Etude des idées ; discussions creuses d'idées abstraites qui ne correspondent pas aux faits réels »), tout en s'attardant à nous apprendre que Destutt de Tracy disait idéologue et que « le mot idéologue paraît avoir été créé dans un esprit de dénigrement ».

Créé par qui ? Par Napoléon très probablement. De cet usage impérial (du moins en ce qui concerne le substantif abstrait) Walter Scott nous donne dans sa Vie de Napoléon une interprétation quelque peu fantaisiste mais haute en couleurs. Selon lui, son héros « appelait par dérision idéologie toute espèce de théorie qui, ne reposant en aucune manière sur la base des intérêts réels de personne, ne pouvait exercer d'emprise que sur les jouvenceaux à la cervelle enflammée et sur des enthousiastes à moitié fous »¹. Or, le plus curieux dans l'acception ainsi donnée au terme, c'est qu'elle prend exactement le contre-pied de celle, non moins péjorative, que nos dictionnaires passent sous silence et qui provient en ligne directe de Marx, mais que l'on retrouve tout aussi bien chez beaucoup d'auteurs allemands non marxistes d'avant l'arrivée d'Hitler au pouvoir »². Si Bonaparte méprise les idéologies en tant que ratioci-

nations gratuites, d'autant plus creuses, selon son biographe, qu'elles ne représentent aucun self-interest, Marx, lui, et les sociologues qui le suivent en cela, les accusent au contraire de se donner comme expression d'une pensée désintéressée, tout en étant celle des intérêts vitaux d'un groupe ou d'une classe sociale. C'est seulement dans sa sixième édition (1951) que le Vocabulaire de Lalande admet, en troisième lieu, ce sens « marxiste » du terme et le définit en citant deux textes d'Engels à l'appui, mais sans faire la moindre allusion aux travaux de Mannheim, de Scheler, à la « sociologie du savoir », à toute la grande discussion qui s'est déroulée en Allemagne à ce sujet, entre 1925 et 1930³, et, ce qui n'est pas le moins étonnant, en

(1) « Ideology, by which nickname the French ruler used to distinguish every species of theory, which, resting in no respect upon the basis of self-interest, could, he thought, prevail with non save hot-brained boys and crazed enthusiasts. » Cité par le *Oxford English Dictionary*, s. v. « Ideology ».

(2) Si l'on consulte, au vocable *Idéologie*, le grand dictionnaire de la langue allemande de Trübner (volume paru en 1943), on verra que Hitler et Goebbels n'employaient guère ce mot que dans un sens injurieux fusionnant de façon grossière les deux acceptions péjoratives dont il est susceptible, tandis qu'un professeur rallié au régime, Ernst Krieck, disait, dans un livre au titre caractéristique, *Der Staat des deutschen Menschen* (1933), que les idéologues pouvaient être considérés comme des modèles pour la formation de la volonté. Il est vrai qu'il avait en vue la bonne idéologie, celle à laquelle il adhérerait, tandis que ses deux chefs parlaient de celles des autres.

(3) Scheler, *Die Wissensformen und die Gesellschaft* (1926) ; Mannheim, *Ideologie und Utopie* (1929). Dans la troisième édition allemande de ce dernier ouvrage (Francfort, 1952), qui suit l'édition anglaise de 1937 quatre fois rééditée, est reproduite, en tant que dernier chapitre, l'étude sur la *Wissenssoziologie* parue d'abord dans le dictionnaire de sociologie de Vierkant. Une critique pertinente du principe même de la sociologie du savoir a été présentée par Raymond Aron dans sa *Sociologie allemande contemporaine* (1935), pp. 75-94. Aujourd'hui, si l'on reparle de cette discipline avariée, c'est pour l'amoreur différemment (voir p. ex. Julius Schaaf, *Grundprinzipien der Wissenssoziologie*, Hambourg, 1956). Et de toute façon, déjà Mannheim, lorsqu'il pose le problème de la détermi-

continuant de se taire sur l'acception du mot devenue depuis longtemps la plus commune. Celle-ci est enregistrée par le Larousse du XX^e Siècle (1931) qui la formule ainsi : « Système d'idées constituant une doctrine politique ou sociale et qui inspire les actes d'un gouvernement ou d'un parti »⁴. Inspire ? Quelquefois ; mais peut toujours leur fournir une justification. Qu'à cela ne tienne. Voici la signification du mot approximativement fixée. Cela va nous permettre de serrer de plus près celle du concept qu'il désigne.

Une idéologie est un système d'idées ; un système qui sert à quelque chose et ne constitue pas une fin en soi comme les systèmes philosophiques, dont il ne possède par ailleurs ni la souplesse, ni le caractère de pensée personnelle. Du reste le danger n'existe guère de confondre une idéologie avec une philosophie, et personne ne semble disposé à parler de l'idéologie de Kant ou de Descartes, ni même de l'idéologie de Karl Marx. Ce avec quoi, en revanche, on la confond communément est ce que les Allemands appellent *Weltanschauung*, terme créé, semble-t-il, par le penseur romantique protestant Schleiermacher, et que l'on traduit faute de mieux par « conception du monde » ou (comme le dit un dictionnaire) « les idées qu'on a sur le monde et la vie ». Une *Weltanschauung*, plutôt qu'un système est une nébuleuse à peine systématisée, beaucoup plus souple encore, moins clairement formulée et moins formulable qu'une philosophie. Si on la confond avec l'idéologie, c'est uniquement parce qu'elle peut, tout aussi bien qu'individuelle, être collective. Pourtant, elle le peut seulement, et quand elle le devient, c'est à la manière d'une synthèse qui se superpose aux cas particuliers et ne les supprime pas, tandis qu'une idéologie n'est jamais individuelle, ne sert à rien d'individuel et ne varie pas selon les individus. L'emploi usuel des mots donne, ici, une indication précieuse : on parle d'avoir une philosophie, une vue plus ou moins consistante du monde, mais non pas d'avoir une idéologie. Celle-ci, on l'accepte, on l'assume, on y adhère, mais je ne saurais dire que je la possède, elle n'est pas mon bien personnel. De plus, à toutes les époques, chacun avait des idées, ne serait-ce que vagues, « sur la vie et le monde », tandis que même de nos jours, où les idéologies pullulent, il y a encore des gens auxquels elles restent étrangères.

L'idéologie diffère donc de la philosophie un peu

*comme une science appliquée d'une science pure, alors qu'elle se distingue de la *Weltanschauung* par la cohérence beaucoup plus stricte de ses éléments, et des deux à la fois par son caractère impersonnel. C'est en tout cas par des traits de ce genre, structurels et fonctionnels, que se manifeste ce qu'elle a de spécifique, et non point par le degré d'approximation à la saisie objective du réel, ce qui ne constituerait en l'occurrence qu'un critère parfaitement stérile⁵. Le « soupçon d'idéologie » ne saurait se limiter à l'idéologie. Il a conduit Marx et d'autres sociologues sur ses pas à confondre celle-ci avec tous les autres systèmes d'idées et même avec la « superstructure » culturelle d'une société, prise dans son ensemble. Ce concept généralisé d'idéologie n'est qu'un obstacle à l'analyse. Une philosophie ne se réduit jamais à une théorie scientifique immédiatement vérifiable par le calcul ou l'expérience. Une *Weltanschauung* non plus, même celle d'un savant, n'est jamais entièrement scientifique : il y en a de pauvres et de riches, de sublimes et d'ignobles, mais il n'y en a point dont on puisse dire qu'elles soient vraies ou fausses sans plus. Et de même n'importe quelle idéologie contient toujours, à côté de propositions qui peuvent fort bien être véridiques, d'autres pour le moins douteuses ou qui de toute façon ne se prêtent pas à vérification. La différence n'est pas là. Elle n'est pas non plus dans la matière à laquelle s'appliquent ces divers systèmes d'idées.*

*
**

nation universelle et inéluctable de toute pensée par le réel, à savoir par la situation sociale de celui qui pense, dépasse de loin le « soupçon d'idéologie » et l'idéologie elle-même, en tant que doctrine parmi d'autres doctrines, en tant que système d'idées.

(4) Le petit Larousse de 1955, tout en copiant le grand, laissait tomber cette ultime définition, la seule actuellement retenue. On constate, en revanche, avec satisfaction que le *Nouveau Larousse Élémentaire* de 1958 ne conserve que celle-ci ; privée, à vrai dire, de sa seconde moitié, ce qui est toutefois un moindre mal.

(5) Lorsqu'on choisit ce critère-là, comme l'a fait Théodore Geiger conformément au titre du petit livre, fort sagace sur beaucoup de points, publié après sa mort (*Ideologie und Wahrheit*, Vienne, 1953), on s'interdit de distinguer entre idéologie d'une part, philosophie, religion et *Weltanschauung* de l'autre. Par les plus strictes méthodes du positivisme logique, il arrive à loger tout cela à l'enseigne d'idéologie, après quoi il se réfugie auprès des propositions strictement vérifiables de la science. La compréhension de l'idéologie en tant que telle n'y gagne rien. — L'article « Ideologie » du même auteur dans le nouveau *Wörterbuch der Soziologie* est un résumé de ce livre. — Quant à l'ouvrage au titre presque identique de Hans Barth, *Wahrheit und Ideologie* (Zurich, 1945), il offre surtout une excellente mise au point sur le rôle qu'a joué le concept d'idéologie dans la pensée de Marx et dans celle de Nietzsche.

Certes, c'est surtout sur la politique et le social que portent les idéologies, mais non pas exclusivement, et les philosophies, les « conceptions du monde » de leur côté peuvent fort bien avoir pour objet, en premier lieu, la politique et le social. Pourquoi ne parlerait-on pas, par exemple, comme l'a fait dernièrement Gaëtan Picon⁶, de l'idéologie surréaliste, puisque celle-ci est en effet une construction théorique ayant pour but d'inaugurer, de défendre ou de justifier une pratique qu'en même temps elle définit ? On pourrait même appeler André Breton idéologue du surréalisme, quitte cependant à ne parler de l'« idéologie de Breton » que dans ce sens spécial et plutôt restreint. Car ni l'œuvre ou la pensée de Breton, ni le surréalisme ne se laissent réduire à l'idéologie surréaliste, comme Gaëtan Picon l'admettra certainement lui aussi, puisqu'il parle de conflit entre idéologie et création. Mais c'est précisément en raison de ces réflexions-là qu'il devient difficile de suivre cet excellent critique lorsqu'il donne au mot idéologie un sens trop large et l'applique à toute littérature d'idées, d'opinions ou de méditation philosophique⁷. Tant qu'il parle d'idéologies romancées à propos de Barrès, France ou Romain Rolland on comprend encore ce qu'il veut dire, mais Bergson et Alain, Péguy et Suarès ont-ils inventé ou soutenu des idéologies ? Je sais bien que le malentendu est purement verbal et qu'il se dissiperait immédiatement à la faveur du moindre dialogue, mais ce glissement de la terminologie me semble tout de même assez néfaste. D'autant plus qu'il reflète non pas une idiosyncrasie personnelle mais une entorse au vocabulaire causée par l'influence de cette même acception généralisée du terme, au sujet de laquelle nos dictionnaires se sont montrés (par bonheur) si réticents. L'emploi du mot en devient flou, et l'appréhension de la chose visée à travers lui plus difficile.

Toutefois, plus déplorable encore que ces incertitudes du langage est l'ingérence réelle des idéologies, au sens étroit et correct du terme, dans un domaine où l'on pourrait fort bien se passer d'elles. Car s'il est impossible de les lier par définition à leur domaine propre qui est le politique, cela ne veut pas dire qu'il faille se réjouir de les voir proliférer n'importe où. Il est légitime de parler d'une idéologie surréaliste, mais le surréalisme ne se porterait que mieux s'il n'y avait pas d'idéologie. Après tout, les symbolistes, les naturalistes, les romantiques se sont fort bien contentés de n'avoir en com-

mun qu'une Weltanschauung aux variantes personnelles illimitées et quelques idées esthétiques susceptibles d'interprétations diverses. Ils bataillaient la plupart du temps en ordre dispersé, n'obéissaient guère à des consignes élaborées une fois pour toutes et ne suivaient point un chef, gardien de la doctrine salvatrice. Tandis qu'aujourd'hui même une très vague communauté de goûts et d'aspirations artistiques comme celle que l'on dénomme modernisme tend à s'ériger en idéologie, ce qui fait qu'à toutes les œuvres qui s'en réclament un accessit est accordé d'office et que toutes celles qui ne s'en réclament pas sont traînées aux gémonies. On obtient ainsi, à la fois un excès de tolérance et d'intolérance, et par la suite quelque chose de plus grave encore : la propension à des jugements sommaires, dictés par la présence ou l'absence de certains indices tout extérieurs et faciles à produire par simple imitation. Lorsque les idées se coagulent en idéologies elles perdent leur mobilité et leur élasticité, deviennent indissociables et s'imposent en bloc à tous ceux qui adhèrent (quel mot !) à l'idéologie. Voilà un état de choses dont les effets dans le domaine culturel sont redoutables et auquel on ne se résignera que là où il faut bien que l'on s'y résigne et où les dégâts qui en résultent peuvent être limités.

Car c'est cela l'essentiel : l'idéologie est un système d'idées qui ne sont plus pensées par personne. Se les remémorer, les exposer, en percevoir la cohérence et la portée, ce n'est pas encore les penser, dans le sens fort du mot, et si on les repense vraiment, on altère ou l'on détruit le système. La même chose est vraie d'un système philosophique une fois achevé et légué à la postérité, mais celui-ci est fait pour cela : chacun le repense à sa guise, on le décompose et le recompose sans cesse, et il reste néanmoins intact en tant qu'œuvre personnelle d'un penseur. L'idéologie, elle, existe pour rendre possible une action concertée et collective, dont les arts feraient mieux de se méfier, mais dont la Cité, telle que nous la concevons aujourd'hui, a besoin. Elle est essentiellement un programme d'action et la justification de ce programme, quand l'action est à long terme de sorte qu'un programme proprement dit n'y suffirait point. Si elle consent à être cela, et cela seulement, nous nous accommo-

(6) Dans l'*Histoire des littératures*, t. III de l'*Encyclopédie de la Pléiade* (Paris, 1958), p. 1309.

(7) *Ibid.*, pp. 1251 sqq., en particulier 1258, 1259, 1263.

derons de ce qu'elle a de figé, de son inertie intellectuelle. Lorsque l'ingénieur a établi le projet d'un pont à construire, il le construit ; il ne refait ses calculs que si le pont s'effondre ; s'il les refait constamment le pont ne sera jamais construit. Il y a un temps pour calculer et un temps pour construire ; pendant que l'on construit, personne ne vérifie les calculs, personne ne les pense. L'idéologie n'a de sens que par rapport à la construction, à l'action, et elle n'est justifiée que dans la mesure où celle-ci est perceptible d'un bout à l'autre, clairement circonscrite dans l'espace et le temps. En revanche, toute justification lui est retirée si elle invoque des fins universelles et illimitées, parce que rien ne saurait rendre acceptable une suspension, une incarcération indéfinie de la pensée, son arrêt prolongé sur le point mort de l'idéologie. Et c'est bien ici que survient la séparation entre les idéologies que j'appellerai partielles et les idéologies totalitaires.

*
**

J'admire beaucoup le livre lucide et généreux de Jeanne Hersch⁸, mais je ne puis m'empêcher de penser que dans sa classification des idéologies elle commet une erreur de logique. « Il nous faut établir, écrit-elle, une sorte de liste des idéologies typiques, telles qu'on peut les abstraire de la diversité concrète qui caractérise nos démocraties européennes occidentales (...) Impossible de recourir aux partis constitués : ils diffèrent d'un pays à l'autre et leurs étiquettes n'ont pas de sens précis ». Après quoi elle en énumère cinq : fasciste, communiste, libérale, conservatrice, démocrate progressiste, socialiste, en oubliant que la communiste ou la marxiste-léniniste comme on l'appelle en URSS, est précisément celle d'un parti constitué, de sorte qu'on n'a nul besoin de l'abstraire de quoi que ce soit et qu'il n'y a pas lieu de l'appeler typique. Si elle est typique, ce n'est par en tant que communiste, c'est en tant que totalitaire, mais à la prendre ainsi on ne peut plus la séparer des autres idéologies totalitaires et l'on est amené à y voir le type de l'idéologie fasciste tout aussi bien, envisagée dans l'ensemble de ses variantes. Historiquement, du reste, elle en est le modèle, et je crois pour ma part qu'en la considérant comme l'idéologie totalitaire par excellence et comme archétype d'une telle idéologie on choisit le point de vue le plus fécond pour son analyse et le plus juste quant au jugement à porter sur elle. D'une manière

générale, les différences de contenu, même très essentielles, qui existent entre les idéologies sont moins importantes, en ce qui concerne le résultat pratique, que la différence de structure et d'envergure qui sépare les idéologies totalitaires des idéologies partielles. La plus exécration de celles-ci ne saurait faire autant de mal que la meilleure de celles-là, et la « diversité concrète » des partis occidentaux, y compris celle de leurs étiquettes, présente, somme toute, une menace moindre pour la liberté de l'esprit que ne le ferait n'importe laquelle des idéologies « typiques » (et comme telles plus massives, plus cohérentes), si elle s'incarnait dans un grand parti à tendance tant soit peu totalitaire.

L'idéologie totalitaire est un système d'idées qui embrassent l'univers entier mais qui ne sont plus pensées par personne et qui empêchent tout le monde de penser. Non pas pour un temps, ni sur quelques points seulement, mais partout et en tout, car le système a réponse à tout. Ces réponses sont dans les neuf dixièmes des cas fausses, absurdes ou mensongères, mais lorsqu'elles sont vraies cela ne change rien à la situation. La seule puissance à même d'y changer quelque chose est celle de l'Etat totalitaire que l'idéologie postule, bien qu'elle ne soit par requise de le dire⁹, et auquel elle est indispensable, mais qui néanmoins s'applique à la freiner lorsqu'il en ressent le besoin. Ainsi, les physiciens, les techniciens, les médecins jouissent en URSS d'une certaine liberté intellectuelle, mais exclusivement dans leur secteur spécial et jamais pour d'autres motifs que ceux dictés par la raison d'Etat. Celle-ci se garde bien de freiner l'idéologie au-delà du strict nécessaire : c'est par la raison d'Etat que l'idéologie existe et c'est d'elle que l'Etat, tel qu'il est, c'est-à-dire totalitaire, tire sa raison d'être. Mais l'idéologie est beaucoup plus

(8) *Idéologies et réalité* (Paris, 1956), p. 6.

(9) Jeanne Hersch écrit (*op. cit.*, p. 30) : « Qu'on le remarque bien : le communisme ne fait pas, sur le plan idéologique, l'apologie de l'étatisme intégral. Au contraire, bien des structures économiques, en URSS, prennent l'apparence de la décentralisation et de la diversité : coopératives, etc. » C'est tout à fait exact, mais la petite phrase qui suit — « L'idéologie économique n'est pas totalitaire » — peut prêter à des malentendus. L'idéologie soviétique, dans ce sens-là, n'est pas totalitaire du tout, ni dans le domaine économique, ni dans aucun autre. Elle ne revendique nullement ce qualificatif et, loin de faire l'éloge de l'Etat totalitaire, refuse d'en prendre connaissance, même comme d'une pure vue de l'esprit. Cette idéologie est totalitaire de par l'étendue de son emprise et l'universalité de ses prétentions. Elle est à la mesure de l'Etat totalitaire, elle l'appelle, elle le soutient, elle est son complément naturel et nécessaire, mais de ce qu'elle enseigne il est complètement exclu.

vaste que l'Etat et même que tous les problèmes politiques et sociaux pris ensemble. Elle est une philosophie omnisciente, et toutes « les idées qu'on a sur le monde et la vie » sont ses idées à elle.

Pour apprendre ce qu'elle est, il n'y qu'à ouvrir la Grande Encyclopédie Soviétique¹⁰. Au vocable « marxisme » ? Non, on ne trouvera rien sous ce vocable, sauf un renvoi : « Voir marxisme-léninisme. » Cet article-là étanchera notre soif. Il commence par ces mots : « Le marxisme-léninisme est la science qui étudie les lois du développement de la nature et de la société. » Passons au second paragraphe ; il débute ainsi : « Le marxisme-léninisme est la Weltanschauung¹¹ scientifique, harmonieuse, complète et conséquente des partis ouvriers communistes et de la classe ouvrière de tous les pays. » (Le dernier membre de cette phrase énonce un mensonge évident, mais peu importe.) Quant au troisième paragraphe, ses premiers mots sont les suivants : « Le marxisme, en tant qu'idéologie du mouvement de la libération du prolétariat... » Inutile de continuer. Un texte hautement autorisé nous le certifie : l'idéologie en question est une science et une conception du monde complète et scientifique. Comment ne serait-elle pas totalitaire ? Comment pourraient entrer en compétition avec elle nos pauvres idéologies partielles, multiples et contradictoires ? Voici une leçon qu'on aurait pu apprendre depuis quarante ans et que pourtant on n'a pas encore apprise. Tout dernièrement un historien

sérieux laissait tomber au sujet des communistes russes, cette phrase frivole¹² : « Leur foi en le Soviet way of life n'est sans doute pas moins ardente que la foi de nos amis d'outre-Atlantique en leur American way of life », et parlait ensuite de deux idéologies également universelles et également dynamiques. Mais pas également « scientifiques », n'est-ce pas ? Ni également obligatoires. Quant au Soviet way of life, une telle phrase est d'abord totalement fictive (il n'y a pas de way of life dans un pays où personne ne peut vivre à sa guise) et ensuite, si elle ne l'était pas, elle signifierait encore quelque chose d'autre que le dicton américain, parce que dans ce dicton, comme dans la formule « USA », il y a tout de même le nom d'un pays, tandis que « URSS » n'en contient aucun et pourrait tout aussi bien désigner l'ensemble des pays du monde. Alors les deux idéologies ne sont peut-être pas, elles non plus, universelles et dynamiques au même point ?

L'idéologie totalitaire est le plus terrible fléau que l'humanité ait jamais eu à combattre. Mais pour le combattre effectivement, il faut essayer d'abord de comprendre ce qu'il est.

(10) T. 26 (Moscou, 1954), p. 323.

(11) Il existe en russe, comme dans plusieurs langues germaniques et slaves, un calque de ce mot : *mirovossrénie*.

(12) *Preuves*, n° 91, septembre 1958. Article de Jean-R. de Salis : « Avant les grandes échéances », p. 11.

